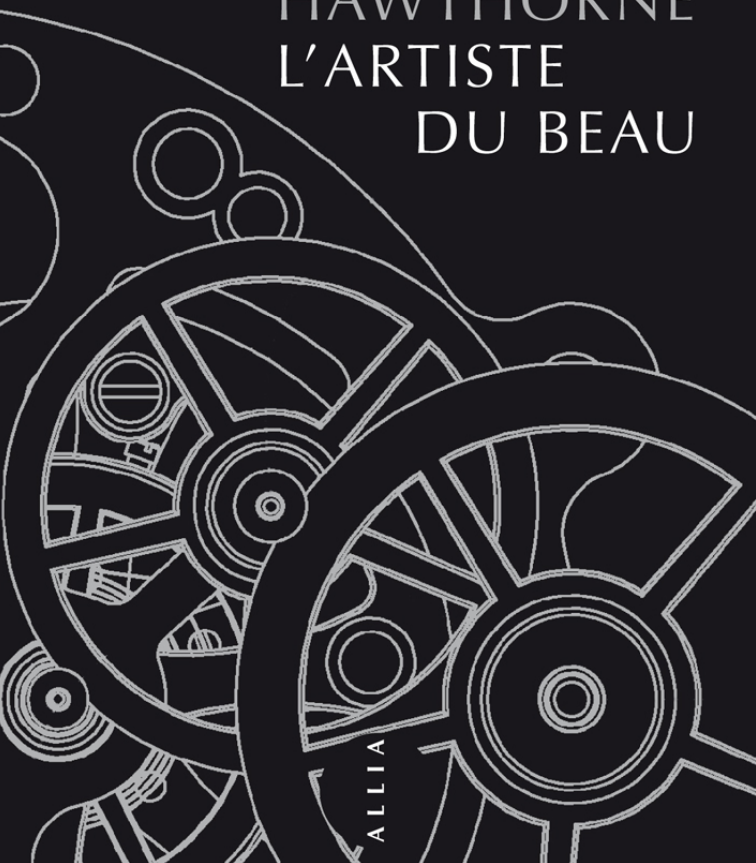


NATHANIEL  
HAWTHORNE  
L'ARTISTE  
DU BEAU



ALLIA



*L'Artiste du beau*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Wakefield*  
*Le Hall de l'imagination*

NATHANIEL HAWTHORNE

*L'Artiste du beau*

Traduit de l'anglais par  
ALEXANDRA LEFEBVRE

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2015

TITRE ORIGINAL

*The Artist of the Beautiful*

*The Artist of the Beautiful* a paru pour la première fois dans  
la *Democratic Review* en 1844.

© Éditions Allia, Paris, 2004, 2015.

PASSANT dans la rue au bras de sa jolie fille, un homme âgé émergea de la pénombre du soir nuageux et pénétra dans le cercle de lumière que déversait sur le pavé la fenêtre d'une petite boutique. Il s'agissait d'une fenêtre en saillie; et à l'intérieur, y était suspendu un assortiment de montres – en chrysocale, en argent, et une ou deux en or – tournant toutes le dos à la rue, comme si, de méchante humeur, elles rechignaient à donner l'heure aux passants. Dans la boutique, de profil par rapport à la vitrine, son pâle visage penché sur quelque mécanisme délicat placé sous le faisceau lumineux d'une lampe d'atelier, était assis un jeune homme.

– Que fait donc Owen Warland? marmonna le vieux Peter Hovenden, lui-même horloger à la retraite et ancien maître d'apprentissage du jeune homme en question, dont la présente occupation l'intriguait. À quoi travaille-t-il? Pas une seule fois en six mois je ne l'ai vu autant absorbé par son travail. Son habituelle folie passerait les bornes s'il s'était mis en tête de découvrir le Mouvement Perpétuel. Et pourtant, j'en sais assez sur mon métier pour savoir

que ce n'est guère le mécanisme d'une montre qui l'accapare en ce moment.

– Peut-être, père, dit Annie sans montrer beaucoup d'intérêt pour le sujet, peut-être Owen invente-t-il un nouveau système d'horlogerie. Je suis sûre qu'il a assez d'ingéniosité pour cela.

– Pough, ma pauvre enfant ! Il a tout juste l'ingéniosité requise pour inventer un jouet hollandais, répondit son père qui, plus d'une fois, avait été irrité par le génie déroutant d'Owen Warland. La peste soit de cette sorte d'ingéniosité ! Si j'en crois mon expérience, tout ce qui en a résulté a été de dérégler la plupart des meilleures montres de ma boutique. Il éjecterait le soleil hors de son orbite et détraquerait complètement le cours du temps si, comme je le disais, son ingéniosité pouvait s'attacher à autre chose qu'un jouet d'enfant.

– Chut, père ! Il vous entend, murmura Annie en exerçant une pression sur le bras du vieil homme. Son oreille est aussi délicate que ses sentiments, et vous savez comme il est aisé de les bouleverser. Partons d'ici.

Ainsi, Peter Hovenden et sa fille Annie reprirent-ils leur chemin sans ajouter un mot, jusqu'au moment où, dans une rue à l'écart de la ville, ils vinrent à passer devant la porte ouverte de l'échoppe d'un forgeron. À l'intérieur, on



pouvait voir la forge tour à tour s'embraser, illuminant le plafond haut et sombre, puis confiner sa flamme là où le charbon était disséminé, selon que le soufflet crachait de l'air ou, au contraire, l'aspirait dans ses vastes poumons de cuir. Dans les intervalles de lumière, il était possible de distinguer les objets placés dans les coins les plus reculés de la boutique, ainsi que les fers à cheval accrochés aux murs ; dans les ténèbres momentanées, le feu semblait luire faiblement dans un espace flou aux contours indistincts. Surgissait, dans cette alternance de flamboiement et de ténèbres crépusculaires, la silhouette mouvante du forgeron, digne d'être observée dans ce spectacle d'ombre et de lumière, où le feu luttait contre la nuit noire comme si chacun tirait sa force sublime de l'autre. L'homme extirpa du foyer une barre de fer rougie à blanc, la déposa sur l'enclume avant de lever son bras puissant, et fut bientôt enveloppé d'une myriade d'étincelles que les coups de son marteau éparpillaient dans l'obscurité environnante.

– Voilà enfin une vision plaisante, dit le vieil horloger. Je sais ce que c'est de travailler l'or, mais donnez-moi un travailleur du fer, et je m'incline devant lui. Son labeur s'exerce sur une réalité. Qu'en penses-tu, ma fille ?

– Je vous en prie, père, ne parlez pas si fort, murmura Annie. Robert Danforth va vous entendre.

– Et alors ? dit Peter Hovenden. Je le répète, il est bon et sain de confronter sa propre force à la réalité, et de gagner son pain au moyen de son bras nu et musclé. Un horloger s'arrache les cheveux sur des mécanismes d'une complexité insoupçonnée et y perd la santé ou, comme moi, la vue ; pour se retrouver à l'âge de la maturité ou peu après dépassé dans sa profession, incapable de faire autre chose et pourtant trop pauvre pour vivre à son aise. Donc je le répète, accordez-moi la force. Et alors vous verrez comme cela débarrasse votre homme de toutes ses idées folles ! Avez-vous jamais entendu parler d'un forgeron aussi fou que cet Owen Warland, là-bas ?

– Bien dit, oncle Hovenden ! rugit Robert Danforth de sa forge, d'une voix pleine et profonde, et joyeuse, qui fit vibrer le toit. Et que dit Mlle Annie d'une telle philosophie ? Sans doute qu'il est plus délicat de rafistoler une montre de dame que de forger un fer à cheval ou un gril.

Annie tira son père en avant, sans lui laisser le temps de répondre.

Mais il nous faut retourner à la boutique d'Owen Warland et méditer l'histoire et la

personnalité de ce dernier plus que n'auraient jugé utile de le faire Peter Hovenden et probablement sa fille Annie, ou encore l'ancien camarade de classe d'Owen, Robert Danforth, au regard d'un sujet aussi insignifiant. Dès le moment où ses petits doigts avaient pu saisir un couteau de poche, Owen avait révélé une délicatesse et une habileté remarquables, qui tantôt débouchaient sur de charmantes figurines de bois, des fleurs et des oiseaux principalement, et tantôt semblaient se vouer aux mystères cachés de la mécanique. Mais c'était toujours à des fins esthétiques, et jamais pour contre-faire l'utile. Il ne construisait pas, comme la foule des petits artisans en culotte courte, des moulins à vent au coin d'une grange, ou des moulins à eau sur le ruisseau voisin. Ceux qui avaient remarqué chez le gamin cette disposition singulière, au point de penser qu'elle méritait d'être observée de près, avaient parfois des raisons de supposer qu'il cherchait à imiter les mouvements gracieux de la Nature, tels ceux produits par le vol des oiseaux ou l'activité de petits animaux. Il semblait s'agir, en fait, d'un nouvel accomplissement de l'amour du Beau qui, peut-être, aurait pu faire de lui un poète, un peintre ou un sculpteur, et qui était aussi épuré de tout vulgaire utilitarisme que

s'il se fût exprimé dans l'un ou l'autre de ces Beaux-Arts. Il regardait avec un dégoût peu commun le mouvement lourd et répétitif des machines ordinaires. Emmené un jour voir une locomotive à vapeur dans l'idée que sa compréhension intuitive des procédés mécaniques s'en réjouirait, il pâlit, et parut de plus en plus souffrant, comme s'il avait été mis en face de quelque chose d'anormal et de monstrueux. Ce sentiment d'horreur était causé en partie par le gigantisme et la terrible énergie du Monstre de Fer; car l'esprit d'Owen s'attachait au microscopique, et tendait spontanément vers la minutie, en accord avec son corps menu et la merveilleuse petitesse de ses doigts au délicat pouvoir. Non que le sens de la beauté chez Owen se réduisît à un goût pour la mièvrerie. L'idée du Beau est sans rapport avec la taille, et peut se développer aussi parfaitement dans un espace si petit qu'il nécessite une investigation microscopique que dans l'ample demi-cercle délimité par l'arc-en-ciel. Quoi qu'il en soit, la petitesse caractéristique de ses objets et réalisations rendait peut-être le monde plus incapable encore de saisir le génie d'Owen Warland. Les proches du garçon ne virent rien de mieux – non sans raison peut-être – que de le placer comme apprenti chez un horloger,

dans l'espoir que son étrange habileté pût ainsi être régulée et exploitée à des fins utiles.

Nous connaissons déjà l'opinion de Peter Hovenden sur son apprenti. Il n'y avait rien à tirer du garçon. La rapidité d'Owen à saisir les mystères de la profession, il est vrai, était incomparable. Mais il oubliait ou méprisait totalement le noble dessein du métier d'horloger, et ne se souciait pas plus de mesurer le temps que si celui-ci s'était fondu dans l'éternité. Aussi longtemps toutefois qu'il resta sous le joug de son vieux maître, son irrésolution permit, pour peu qu'elle fût soumise à une surveillance étroite assortie d'injonctions précises, de contenir les excentricités de son génie. Mais lorsqu'il acheva son apprentissage et reprit la petite boutique de Peter Hovenden, contraint de l'abandonner en raison de sa vue défaillante, alors les gens purent mesurer à quel point Owen Warland était inapte à guider le Père Temps, cet aveugle vieillard, dans sa course quotidienne. L'un de ses projets les plus rationnels fut d'adjoindre un dispositif musical aux mécanismes de ses montres afin que les âpres dissonances de la vie fussent rendues si possible mélodieuses et que chaque instant qui s'échappait tombât dans les abysses du Passé en une harmonie de gouttes d'or. Si une horloge de

famille était confiée à ses bons soins – une de ces grandes et anciennes horloges qui se sont presque alliées à la nature humaine à force de mesurer la vie temporelle des générations successives – il prenait sur lui d'arranger une danse ou une procession funéraire sur son vénérable cadran, avec des figurines représentant douze heures joyeuses ou mélancoliques. Plusieurs excentricités de ce genre eurent raison de la réputation du jeune horloger auprès de cette catégorie de gens posés et pragmatiques qui estiment qu'on ne badine pas avec le temps, ou considérant encore qu'il est le meilleur moyen de gravir les échelons et de prospérer en ce monde, voire de se préparer pour le suivant. Sa clientèle diminua rapidement – un malheur qu'il considéra probablement comme un heureux accident, car il se plongeait de plus en plus dans une mystérieuse occupation, qui absorbait toute sa science et sa dextérité manuelle, tout en laissant libre cours aux inclinations singulières de son génie. Plusieurs mois s'étaient déjà consumés dans cette quête. Après que le vieil horloger et sa jolie fille l'eurent observé depuis la rue obscure, Owen Warland fut saisi d'un tressaillement nerveux qui agita sa main de tremblements trop violents pour qu'elle pût continuer son délicat travail.

– C'était elle, Annie! murmura-t-il. J'aurais dû le deviner aux battements de mon cœur avant même d'entendre la voix de son père. Ah, comme il bat! Je vais à peine être capable de me remettre à cet exquis mécanisme. Annie – ma tendre et chère Annie – tu dois raffermir mon cœur et ma main, et non les ébranler; car si je m'acharne à vouloir donner forme à l'esprit même du Beau, et lui transmettre le mouvement, c'est pour toi et toi seule. Oh, cœur frénétique, calme-toi! Si tu contraries ainsi mon labeur, alors m'envahiront des rêves vagues teintés d'insatisfaction qui, demain, me laisseront sans force.

Alors qu'il tentait de se remettre à la tâche, la porte de la boutique s'ouvrit pour livrer passage à la silhouette même qui avait suscité l'admiration de Peter Hovenden, alors qu'elle surgissait, massive, dans le jeu d'ombres et de lumières de la forge. Robert Danforth avait apporté avec lui une petite enclume de sa propre fabrication, d'une conception spécifique, que le jeune homme lui avait commandée récemment. Owen examina l'outil et le jugea conforme à ses exigences.

– Eh bien, oui, dit Robert Danforth, emplissant la boutique de sa voix puissante comme le son d'une basse de viole, je me considère